

M. Selby. Ecartez-vous, c'est ma sœur que ces soins regardent.

Mrs. Frampton, *à part*, Que sont devenues ses meilleures paroles ?

M. Selby. Mon amie, qu'aviez-vous ?

Mrs. Selby. Une faiblesse... mais je suis mieux maintenant. Continuez, je vous prie.

M. Selby. La suite ne sera pas longue.

M. Selby, *à part*. Quelle qu'elle soit, je sens que mon sort en dépend.

M. Selby. Un matin, le calife, caché près d'un berceau où les deux jeunes amis s'entretenaient sous le feuillage, entendit leur entretien ; vous savez que les monarques d'Orient aiment à écouter aux portes pour connaître la vérité qui n'est qu'imparfaitement révélée par une bouche d'esclave. Le calife, dis-je, en entendit assez pour savoir ce qui s'était passé et ce qu'il avait à faire. Le lendemain, un cadi fut envoyé pour sommer les deux pages à comparaître au tribunal de leur souverain : le coupable intimidé était à demi mort de terreur ; l'autre, excité par la promesse d'une grande récompense et se croyant sûr de la faveur du calife, déclara toute la vérité.

Mrs. Frampton. Que fit le calife à celui qui avait bravé sa défense ?

M. Selby. Il lui tendit en signe de pardon sa royale main, le caressa, lui fit des présens, et le choisit pour son favori.

Mrs. Frampton. Mais l'autre ?

M. Selby. Le calife interrompit ses rêves de grandeur et de fortune en le renvoyant à la triste demeure où vont finir obscurément les amies changées en confidentes d'enfer et les veuves qui disent à un mari des vérités envenimées, mais sans dire toute la vérité, se gardant bien de lui apprendre que Robert Haiford mourut quelques mois après son mariage... Ma chère femme, vous avez touché de bien près à la honte, et notre bonheur dépendait d'un coup de dé bien dangereux ; mais le ciel qui avait voulu bénir notre union est intervenu pour nous sauver. Votre punition sera... de rappeler le sourire sur vos lèvres et de redevenir mon heureuse Catherine. Ma sœur, serrez-moi la main, votre gageure est gagnée ; je suis heureux de l'avoir perdue, quoiqu'elle me coûte, Dieu le sait, un millier de livres. Le ciel s'éclaircit après un jour douteux, et *(se tournant vers M. s. Frampton)* mon seul regret est de voir s'éloigner de notre maison une amie aussi bonne, aussi généreuse, aussi dévouée, aussi discrète...

Mrs. Frampton *(sortant furieuse)*. Et aussi honteuse pour vous-même et votre ridicule indulgence.

CHARLES LAMB.

## TROIS VISITES AUX INVALIDES.

1705—1806—1840.

### I.

Le 9 mai 1703, les soldats de l'hôtel des Invalides étaient rangés en ligne dans la vaste cour d'Honneur. C'était un spectacle magnifique et touchant à la fois, que de voir deux mille braves, tous plus ou moins mutilés et brisés par le canon, se presser autour des drapeaux qu'ils avaient eus dans tant de combats.

On comptait dans les rangs inégaux de ces martyrs de la guerre des soldats de tous les âges. Chacune des phases glorieuses de la monarchie avait là son représentant : ceux-ci s'étaient trouvés à Fribourg ou à Rocroy ; ceux-là au passage du Rhin ou à la prise de Maestricht ; les uns avaient conquis la Flandre, les autres le Roussillon ; le plus petit nombre, ceux qui étaient les plus vieux et les plus infirmes, avaient assisté à la prise de La Rochelle, sous le cardinal de Richelieu ; quelques-uns même se souvenaient de la bataille de Mariendal sous Turenne ; mais tous paraissaient heureux et fiers d'avoir repris la pique et le mousquet qu'ils portaient à ces grandes journées. Par un sentiment de reconnaissance et de bonheur ils semblaient contempler religieusement les chefs qui, aussi mutilés qu'eux, les commandaient à ces époques si glorieuses pour la France et le grand roi.

La joie était peinte sur tous les visages. On attendait Louis XIV, qui pour la première fois venait visiter les vieux défenseurs du trône ; car le roi avait écrit de sa propre main au maréchal de Grancey, alors gouverneur des Invalides, qu'il quitterait Versailles pendant quelques heures pour venir se mêler devant les glorieux débris de ses bataillons.

Pendant les canonnières étaient à leurs pièces, même allumée ; le bronze, pour tourner, n'attendait que le signal de l'arrivée du monarque ; tous les regards étaient fixés vers le chemin du Cours-la-Reine ; tous les cœurs battaient d'impatience... Enfin un piqueur à la livrée du roi, couvert de poussière et agitant en l'air son feutre gris garni de plumes rouges, annonça à la foule qui se pressait sur la grande avenue de l'hôtel l'arrivée royal. Aussitôt le canon gronda, les invalides reprirent leurs armes, et cette longue ligne de débris vivants resta immobile et silencieuse.

Bientôt on vit distinctement le carrosse royal déboucher sur l'esplanade ; il était entouré des écuyers et des gentilhommes de la maison militaire du roi, précédé de deux coureurs, la longue canne à la main, et d'un piquet de gardes du corps à la casaque de velours rouge, galonnée d'argent sur toutes les coutures ; mais par une de ces dé-